Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 12

Artikel: Poisson d'avril
Autor: Delsol, Jules
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-198678

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

énorme serviette dont le cuir râpé et les coins béants attestent qu'elle a logé des centaines de dossiers, fait quelques heureux et beaucoup de mécontents. En effet, c'est là un véritable sac à malice qui réserve le plus souvent au client des déconvenues, rarement une entière satisfaction, quel que soit le sort de la cause. C'est ce qui a donné lieu à ce dicton sur les plaideurs, à l'issue d'un procès :

Le gagnant s'en retourne en chemise et le perdant tout nu.

Vous connaissez d'ailleurs la chanson en patois, de M. Victor Ruffy, chanson qui a pour titre : *Le plaideur ruiné*, et dont voici quelques couplets :

Vo mè vaidè misérablio,
Ne l'é pas adi z'étâ,
Mâ lè on procès dâo diabllio
Que m'a met dein sti l'état.
Tzantâ pi kemin faut :
Dè tru amâ la tzecagne mâinè drâi à l'épetau !

Y'avé on bi l'éretadzo,
Onna vatse et dâi modzons,
Et per dessus lo bagadzo
Dou galé petits caïons.
Tzantâ pi, etc.

Suzon, la felhie à Djean-Pierro,
L'avâi prâo fam dè m'avâ,
Car y'été bi militère
Et tot bon por capora.
Tsantâ pi, etc.

Mâ l'âi avâi on passadzo
Qu'on vesin avâi su mè,
C'ein gatâvè l'éretadzo :
L'âi yé fé on bî procè
Tzantâ pi, etc.

Ye mein su bin vu dâi grises
Avoué lâo comparuchons,
Lâo mandats et lâo remises
Et contrinterrogachons !
Tzantâ pi, etc.

Avoué totè clliau rubrique
Ye m'ont prâi mè z'animaux ;
La Suzon m'a fé bernique !
Et mè vouaique à pi détsaux !
Ah tzantâ, etc.

* * *

Mais pourquoi donc, messieurs, les avocats n'ont-ils que de vastes serviettes gonflées et rebondies ?... On dirait vraiment qu'ils emportent avec eux la moitié du recueil des lois. Est-ce pour laisser croire qu'ils n'ont que de grosses affaires à plaider. Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, cela ne fait point mal dans le paysage.

Et puis, comme ils sont graves, sérieux, ces messieurs, lorsqu'ils ont leur serviette sous le bras ! Je les trouve tout particulièrement sérieux dans les trams. Qu'est-ce qui les préoccupe et à quoi réfléchissent-ils ?. . Peut-être à une période oratoire qui fera sangloter un accusé sur la sellette, qui fléchira le cœur du ministère public et qui fera rouler une gouttelette au coin de l'œil des jurés.

Mais laissons ces messieurs tranquilles, on ne sait trop de qui on peut avoir besoin. Qu'ils me permettent seulement cette petite boutade cueillie dans un journal français et qu'ils voudront bien accueillir par un bon sourire :

Au tribunal. — Le président à un témoin :

« Jurez de dire toute la vérité, rien que la vérité. »

L'un des avocats, à l'oreille de son confrère : « Hein ! si l'on en exigeait autant de nous ?... »

* * *

On rencontre aussi très fréquemment nos médecins dans les trams. Ces messieurs sont ordinairement porteurs d'une trousse qui effraie autant de gens que le sac à malice dont nous venons de parler.

Je suis toujours très heureux lorsqu'un médecin vient s'asseoir à côté de moi et daigne me demander des nouvelles de ma santé. Je me dis : « Bon, nous allons causer un peu et je connaîtrai l'avis de cet homme compétent. Je lui soufflerai ainsi, sans en avoir l'air, un petit bout de consultation. »

L'autre jour, un de ces messieurs, très qualifié, et dont la juste réputation va grandissant, monte dans le tram, me serre affectueusement la main et me demande : « Eh bien, comment ça va-t-il ? »

— Tout doucement, monsieur.... bien doucement, monsieur le docteur....

— En somme, qu'avez-vous fait ? dites-moi un peu cela.

Nous y voilà, me dis-je, il est pris, il va me donner quelques conseils.

Mais à peine ai-je commencé à lui énumérer les traitements suivis qu'il m'interrompt brusquement en disant :

— A propos, qu'avez-vous décidé hier soir au Conseil communal ?

. . . . . .

Comme ils sont distraits ces docteurs !

Et je suis persuadé que sur vingt personnes qui me liront il y en aura dix-neuf qui, dans les mêmes circonstances, ont éprouvé la même déception.

Mais aussi, avouons-le ; il y a des malades royalement embêtants

Très prochainement, une dernière course dans nos trams. L. M.

A l'occasion de la date du 1er avril qui s'approche, on lira sans doute avec plaisir la charmante nouvelle qui va suivre :

Poisson d'avril.

— Eh ! Firmin !

A cet appel de M. Philippeau, maître clerc en l'étude de Me Chamfleury, notaire à Marsilly-en-Tapinois, Firmin quitta aussitôt son travail, et, d'un bond, fut auprès de son chef hiérarchique.

— Qu'y a-t-il pour vot' service, M'sieu Philippeau ? demanda-t-il.

Il n'aurait trop su dire pourquoi, Firmin ; mais, vrai, ce jour-là, elle lui semblait très drôle, la figure du maître clerc, et l'étude elle-même paraissait ne pas être dans son état normal. On eût dit que de tous les pupitres sortaient des rires comprimés avec des mouchoirs. Mais notre petit n'attacha à tout ceci aucune importance, et, comme précédemment, reprit : « Que désirez-vous, M'sieu Philippeau ? »

— Mon ami, se décida enfin à dire celui-ci avec un grand sérieux, tu n'es pas riche. Eh bien, comme tu es un bon garçon, je vais t'enseigner le moyen d'avoir plus d'écus que Me Chamfleury.

Le petit ouvrit des yeux énormes et regarda le maître clerc avec une telle fixité qu'on l'eût dit hypnotisé.

Dans l'étude, les rires étouffés jusque-là commençaient à perdre patience, et quelques-uns éclataient pour de bon.

M. Philippeau continua :

— Tu as bien deux sous dans ta poche ? Oui ? Alors, va chez le premier épicier venu !... Cabiro, par exemple... Tiens, justement, il a reçu hier un grand arrivage. Demande-lui deux sous de pierre philosophale, en poudre, retiens bien le nom... pierre phi-lo-so-phale ! C'est quelque chose de merveilleux : on met une pincée de poudre sur un objet, crac ! il se change immédiatement en or !

— En or ! s'écria Firmin, ébloui.

Et, en lui-même, il se disait : Changer tout en or ! Aussitôt, dans une vision éblouissante, il se vit, lui, Firmin, le dernier gratte-papier de l'étude Chamfleury, brassant l'or à pleines mains, grâce à cette merveilleuse pierre ; il se vit empilant écus sur écus, emplissant ses poches et la maison de sacs entiers, et quand, le soir, sa mère, — une brave femme qui gagnait péniblement ses cinq sous à l'heure, à faire des ménages, — quand elle lui demanderait : « Firmin, eh bien, as-tu bien travaillé aujourd'hui ? » alors, lui, ouvrirait ses mains, viderait ses poches, crèverait ses sacs, et de partout jaillirait de l'or... de l'or ! Quel rêve !

Dans l'étude, à présent, on se tordait, car il avait un air si ahuri... si ahuri, ce pauvre Firmin ! Ah ! certes, il était bien à plaindre, le petit gratte-papier, il ne voyait rien, n'entendait rien ; une fièvre intense battait ses tempes, il aurait voulu être déjà chez l'épicier. Vite, il remercia :

— Oh ! merci ! merci ! m'sieu Philippeau ! Et la tête en feu, il descendit en courant l'escalier.

Quand Firmin demanda à l'épicier Cabiro ses deux sous de pierre philosophale en poudre, ce dernier ne comprit pas tout d'abord ; mais, quand notre petit lui eut expliqué la vertu magique de cette pierre, Cabiro, en malin qu'il était, se dit : « Ben, en voilà un à qui l'on fait gober un poisson d'avril ! » et, d'un ton naturel : « Mon petit, tu es mal renseigné. Tu trouveras cet article-là dans les pharmacies. Va chez le père Saintorens, j'en jurerais mes deux yeux, mais je crois fort qu'il en a encore ! »

A la pharmacie Saintorens — *Au réglisse du p'tit nègre*, comme on lisait sur l'enseigne — il y eut une crise de rire. Vrai ! jamais pharmacien et potard n'avaient ri d'aussi bon cœur !

Mais comme notre saute-ruisseau commençait à s'inquiéter : « Mon brave Firmin, dit le pharmacien d'un ton aussi sérieux que l'épicier, qui a pu te renseigner aussi mal ? Ce n'est pas dans une pharmacie que l'on tient ce précieux article, mais chez les coiffeurs. Cours vite chez l'ami Barbacio, et bon courage ! »

Ce qu'il trouva chez Barbacio, ce furent M. Montescourt, le maire de Marsilly-en-Tapinois, et le garde-champêtre, le vieux Poschon.

Avec un type aussi farceur que Barbacio, je vous laisse à penser les gorges chaudes que fit notre trio. Ma foi, le nez de l'honorable M. Montescourt en sut quelque chose, car la main de Barbacio tremblait tellement, secouée par un fou rire, que, d'un coup de rasoir mal dirigé, un petit bout du nez s'en alla avec quelques poils de moustache.

Cela calma notre coiffeur, qui, très ennuyé de cette blessure par imprudence, répondit à Firmin : « Rien de ça ici ! Savon en poudre, pour la barbe, tant que tu voudras, mais de pierre philosophale, tu n'en trouveras que chez Lalanne, le boulanger. Cours-y vite et rapporte-m'en à moi aussi, s'il en reste. »

Et vous le comprenez aisément, pas plus que chez l'épicier, le pharmacien et le coiffeur, notre ami Firmin ne put découvrir un grain de cette fameuse pierre, — même chez Lalanne, le boulanger.

De chez le boulanger, sans se décourager, il sauta chez Passicos, le boucher, qui l'envoya chez Labeyrie, le marchand de parapluies ; ce dernier le fit aller à son tour chez son ami Estibal, le pâtissier de la Grand'Rue ; de là, il frappa chez Lacouture, le fabricant de souliers, qui, par reconnaissance des bons clients, le fit aller chez Peyroux (Maison Universelle)... pas si universelle, cependant, car de pierre philosophale, point de trace. Cependant, M. Peyroux lui dit à l'oreille : « Chez l'ami Cabiro, cours vite, et ne le dis à personne. »

C'est à ce moment qu'il se trouva nez à nez avec M. Chamfleury.

A voir son petit clerc rouge comme une pivoine, notre notaire se dit : « Le gamin a fait quelque chose », et, comme Firmin, interrogé par lui, lui racontait son aventure, l'offre du maître clerc et ses courses en ville, Me Chamfleury, lui aussi, eut une forte envie de rire. Cependant, il se contint, car il avait bon cœur ; et puis, l'enfant avait l'air si malheureux !

Me Champfleury prit Firmin à part.

« Vois-tu, mon petiot, si ce matin, en te levant, tu avais eu la précaution de regarder le calendrier, tu aurais vu qu'il marquait la date du 1er avril... Combien as-tu en poche ? Vingt-cinq sous ? C'est peu, mais enfin c'est déjà quelque chose ! Ecoute, rentre à l'étude, et crie-leur que tu as trouvé cette fameuse pierre. On se moquera de toi. Qu'importe ! Montre tes vingt-cinq sous et affirme-leur qu'ils vont se changer en or. Puis, tout aussitôt, tu viendras me trouver dans mon cabinet, et tu verras si les autres riront si fort après ! »

Et Firmin regagna l'étude, le cœur allégé par ce discours.

A son entrée, il fut accueilli par une foule de questions ironiques... « Eh bien ! et ta pierre ?... C'est merveilleux, n'est-ce pas ?... Mirobolant !!... épastrouillant !!!...

Firmin ne se déconcerta pas. « Messieurs, dit-il, j'ai couru un peu partout pour la trouver, cette fameuse pierre, mais je crois avoir enfin réussi à la découvrir !

— Ah ! ah ! fit toute l'étude en délire.

Firmin reprit : « Je vais l'essayer devant vous tous. J'ai en poche vingt-cinq sous : les voici, il faut donc qu'ils se changent en autant de pièces d'or ! »

Non! vous n'avez jamais vu étude de notaire en pareil état! On riait comme on n'avait jamais ri, les pupitres battaient avec force; papiers timbrés, actes de mariage, de succession, volaient partout, et le maître clerc criait : « Un peu de silence, messieurs!»

Cependant, Firmin, après son boniment, était aussitôt sorti par la porte de gauche de l'étude et était monté au cabinet de Me Chamfleury. A la porte, il frappa timidement deux coups. Son cœur battait à rompre. Si M. Chamfleury s'était moqué, lui aussi, comme les autres! Mais l'honorable notaire n'avait pas eu cette idée, car dès que Firmin fut entré, il lui dit d'un air bonhomme :

« Eh bien, ils se sont moqués de toi, les malins? Oui?... Je m'en doutais! A présent, à notre tour... Tu as toujours tes vingt-cinq sous?... Parfait! confie-les moi. Une, deux... et trois!... »

Et, en prononçant ces mots, d'un ton cabalistique, Me Chamfleury rouvrit sa main... Elle était pleine de beaux louis d'or!

Le petit Firmin eut un éblouissement.

« Oh! c'est trop!... monsieur, c'est trop! »

Puis, il pleura de grosses larmes de joie, et, tombant à genoux devant son généreux protecteur: « Merci, monsieur, merci! »

Le brave notaire, tout troublé de cette reconnaissance d'enfant, continua :

« Va, mon garçon, va maintenant faire voir tes vingt-cinq sous à notre maître clerc, et tu viendras me dire la tête qu'il aura fait lorsqu'il les aura vus... Mais d'abord, que je te dise, il y a là cinq cents francs. C'est peu, mais quand on est honnête, travailleur, cinq cents francs, cela peut être le commencement d'une grosse fortune!... Allons, va et souviens-toi de ton 1er avril et de la pierre philosophale! »

Firmin quitta le cabinet du notaire, les yeux pleins de larmes. Sa rentrée à l'étude fut le signal d'une nouvelle explosion d'hilarité.

« Eh bien, et ces pièces d'or? » lui cria-t-on de toutes parts.

« Les voici! » fit simplement Firmin et il étala devant les yeux de l'étude stupéfaite sa nouvelle fortune. « Seulement, ajouta-t-il d'un ton sérieux, je n'ignore pas néanmoins que votre pierre était un poisson d'avril... Vous me l'avez fait gober, messieurs, je vous en remercie, car il m'a porté bonheur. »

Il a dû lui porter bonheur, en effet, ce poisson d'avril, au petit Firmin, car, aujourd'hui, il est fiancé avec Mlle Chamfleury, et le bruit court déjà, dans toute la petite ville de Marsilly-en-Tapinois, qu'il va prendre la succession de l'estimé et honorable notaire.

Jules DELSOL.

Bouffet et Déroule.

Vouaiquie dou gaillâ qu'ont bailli stâo dzo passâ dâo fi à retoodrè âi gâpions dè Lozena.

Vo ne cognaitè petétrè pas clliâo dou compagnons et mé mouzo que vo z'itès coumeint mé, vo n'âi jamé bu demi-litre ni avoué l'on, ni avoué l'autro!

Et bin, à cein qu'ein diont lè papai, Bouffet est coumeint on derâi lo premi comis à n'on duque d'Orléans, on gaillâ qu'a einvïa dè déguélhi la Républiqua ein France et, paceque sè rière père-grands ont étâ râi dein lo teimps, vâo assebin l'étrè po poai tot coumeindâ et tot maniyi per lé à sa façon. Adon cé duque qu'ein a on moué à sa mandze fâ tot cein que pâo po l'âi arrevâ, mâ faut que preignè onco on bocon pacheince.

L'autro, don Déroule, est on radicau, mâ on brise-botolhie dâo dianstre que crâi que la Républiqua va mau veri et voudrâi assebin déguelhi lo Président, lè conseillers et tot lo commerço po poa preindre li-mimo lo temon dè lo barqua: y'ein a assebin 'na muta que sont dè son parti et que sè veillont lo momeint po tot mettrè avau; mâ, l'ont onco lezi dè medzi cauquiès metses dè pan et se l'on dâi fattès poivont forradzi per dedein onco 'na vouarba ein atteindeint.

Coumeint vo peinsâ, lè Français, que tignont à la Républiqua, n'ont rein volliu dè cé commerço et l'ont fé menâ clliâo dou compagnons à la frontière pè lè gendarmes et, se l'ont lo malheu dè remettrè lè pi su France, hardi! sariont fourrâ à l'hostiau.

Ia dza cauquiès teimps que Déroule et Bouffet étiont ein bizebille, rappo à 'na bagarra que ia zu l'an passâ pè Paris et io Déroule volliâvè allâ déguelhi lo tsaté et sè sont niézi paceque l'ont de que se lo pllian avâi bédâ. c'étâi la fauta âi royalistres, don âo parti âo patron à Bouffet. Adon sè sont einvouyi dâi lettrès pè la pousta ïo sè desiont pi què peindre et, à la fin dâi fins, Déroule, qu'étâi furieux, a écrit à l'autro que l'einvoyivè sè férè photografiyi et que l'étâi asse dzanliâo qu'on dentistre.

Ma fai, n'ein a pas falliu mé, et Bouffet, que ne volliâvè pas passâ po dzanliâo, a démandâ ein duet Déroule.

Ora, vo mè derâi cein que vo voudrâi, mâ cein a-te façon po dâi dzeins dinse! No z'autro, quand on a oquiè à sè derè, on n'eimpougnè pas tot lo drai on pistolet âobin on couté, coumeint lè cuastro, mâ on fâ à l'autro : Redis-vâi onco on iadzo, crapaud?... Et bin, tai! Et on tè fot on part dè bounès motchés âo gaillâ et se l'a on ge potsi, ma fai tant pi por li, mâ l'honneu est sauve! Mâ clliâo Français l'ont lo diabllio dè sè battrè ein duet à coup dè pistolets et on m'a sublliâ l'autro dzo que tot cein n'étâi què dè la frinma, kâ, quand sè démandont ein duet, n'ont pas mé l'idée dè sè tiâ ni l'on ni l'autro que vo et mé; se sè battont avoué lo sarbro, s'arreindzont po nè sè férè que 'na petita graffounire à on bré âobin sè lévâ 'na rebiba su la coussa et tot est de; se l'est avoué lo pistolet, ne lè tserdzont pas avoué dâi balles, mâ diont que lè bourront avoué dè grans dè favioulès et mimameint avoué dâi petoles dè tchivrès, à cein qu'on m'a de.

L'est don por cein que Bouffet et Déroule étiont pè Lozena l'autro dzo; s'étiont de: Lè Vaudois sont tant boun'einfants que vont no laissi férè. Clliâo à Bouffet aviont einvouyi 'na lettra à noutron Conset d'Etat po que l'einvouyai on hussié lè z'atteindrè à la gara, et lo syndicô dè Lozena avâi reçu 'na depêche dè Déroule po l'âi derè que l'arrevâvant po sè battre ein duet su Montbenon.

Oï! oï! sè sont de lè noutro, on va vo z'allâ atteindrè, avoué la fanfare, onco! allâ pi! Rein dè cé commerço per tsi no!

Et l'ont met dè pequiet ti lè gâpions dè Lozena po surveilli lè dou lurons et lè gravâ dè sè tiâ pè châotre; vo z'arâi falliu vâire, n'ouzâvant papi budzi sein avai la police après lâo talons: quand sont arrevâ à la gara, lè z'ont sédiu pertot ïo l'allâvant et, à cein qu'on m'a de, y'avâi mimameint on gâpion que s'étâi catsi dein lo tiéçon dè la cariole à Déroule; quand Bouffet est zu soupâ à Gibbon, y'ein avâi assebin ion que s'étâi fourrâ dezo la trabllia et l'ont montâ la garda tota la nè po pas sénâ lè dou compagnons. Mâ lè bâogro ont zu veint d'oquiè, l'ont coudhi on part dè iadzo dépistâ lè gâpions, mâ, pas mèche! et Déroule, qu'avâi fé état d'allâ atsetâ on tsapé copâ po sa fenna tsi monsu Reber, ein a etâ po sè frais.

Tota la dzornâ noutrès dou renverse-patrie n'ont fé què roudassi et sè banbanâ ein cariole pè la vela avoué 'na froumelhirè dè gâpions à lâo trossès, assebin quand l'ont vu que l'étiont dinse guiettâ sé sont de que n'iavâi rein à férè po hoai et sont reintrâ ti dou à l'hotêt avoué Castagnaffe et lè z'autro et l'est quie ïo lo Conset d'Etat lâo z'a fé portâ on mandat coumeint quiet lâo baillivè à ti l'oodrè dè fottre lo camp dâo canton dè Vaud et cein âo pe vito, sein quiet sariont trè ti eimpougni pè lè gendarmes.

Ma fai, Déroule, que saillessai dza dè férè dè l'hostiau, ne sè tsaillessâi pas dè l'âi retornâ et ni l'autro dè l'âi allâ : adon sè sont dépatsi dè férè lâo baluchons et tota cllia beinda dè brelurins a décampâ lo leindéman pè lo premi train.

L'est dinse qu'on pâo sè battre ein duet sein sè férè pi 'na brequa dè mau, et lè dzeins dè Lozena sè rassovindront dè cllia z'iquie, lè gâpions surtot

* *

Boutades.

Lors des dernières chutes de neige du mois de février, plusieurs passages ont été interceptés et les services postaux tout désorganisés pendant quelques jours.

Dans une commune du pied de la montagne, la neige, chassée par le vent, s'était amoncelée en certains endroits, entr'autres sur la route cantonale, qu'elle barrait complètement par un amas de deux mètres de haut. Devant cet obstacle, bien visible, n'est-ce pas, les traineaux et les chars s'étaient tout naturellement frayés un passage à travers champs.

Cela devait suffire, semble-t-il, jusqu'au déblaiement. L'autorité n'en jugea pas ainsi. Voulant mettre les points sur les *i*, elle fit placer au beau milieu du mur de neige un écriteau portant ces mots : *Route encombrée.*

Entre deux bonnes amies qui sortent d'un bal masqué :

Je ne sais pas à quoi cela tient, mais on ne m'a pas dit le moindre mot aimable de la soirée.

— Et cependant tu étais masquée!

Dans un jardin public.

On sonne la retraite du soir, et tous les promeneurs regagnent lentement la porte de sortie.

— Allons! allons! plus vite que ça! grogne le gardien

Puis il ajoute, en bougonnant dans sa moustache :

— On a beau faire, il y en a toujours qui sortiront les derniers!

THÉATRE.— Notre troupe de comédie nous a fait ses adieux jeudi soir. Pour cela, elle nous a donné une nouveauté, **Les Remplaçantes,** de Brieux, un auteur très à la mode, par son réel talent et par l'actualité des données sur lesquelles il compose ses pièces. *Les Remplaçantes* est une comédie remarquable où les vérités abondent, dans le dialogue comme dans les situations. Et l'auteur ne met pas des gants pour vous les dire, ces vérités; parfois même va-t-il un peu loin. Certaines hardiesses de langage et d'action ne nous paraissent pas absolument nécessaires. Mais, c'est égal, voilà du théâtre qui fait penser et c'est une bonne chose.

L'interprétation a été excellente en tous points et tous nos artistes ont reçu force couronnes et bouquets. — Demain, dimanche, et jours suivants, **Les millions de l'émigré,** pièce à grand spectacle, avec un tremblement de terre, s'il vous plaît. Tout le monde y courra.

Pour finir, une bonne nouvelle, la meilleure qu'on nous pût annoncer: *M. Darcourt nous revient l'an prochain!!* Bravo!!

Aux nouveaux abonnés.

Les nouveaux abonnés, à dater du *1er avril prochain*, recevront **gratuitement** les numéros du *mois de mars.*

La rédaction: L. MONNET et V. FAVRAT.

FÊTES DE PAQUES

GRAND CHOIX de NOUVEAUX PSAUTIERS reliures diverses: toile noire, mouton anglais, veau et maroquin. — Prix, depuis fr. 1.20.

Cartes de félicitations illustrées, pour catéchumènes.

TEXTES BIBLIQUES

Papeterie L. MONNET, Lausanne.

3, RUE PÉPINET, 3

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.